



HAL
open science

Berceuse et soin psychique : détours d'une tentative de consolation

Laurie d'Abbadie de Nodrest

► **To cite this version:**

Laurie d'Abbadie de Nodrest. Berceuse et soin psychique : détours d'une tentative de consolation. Journée Clinique Intégrative (2022), Unité de Recherche Cères de l'Institut catholique de Toulouse, Mar 2022, Toulouse, France. hal-04478419

HAL Id: hal-04478419

<https://hal.science/hal-04478419v1>

Submitted on 14 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Berceuse et soin psychique : détours d'une tentative de consolation

d'Abbadie de Nodrest, Laurie

Résumé

Cette contribution théorique propose un état des lieux concernant le recours à la berceuse dans la prise en soin de l'enfant et de l'adulte. Souvent universalisée, mystifiée ou incluse dans les soins maternants, il s'agira de découvrir comment l'utilisation de ce chant vocal et son contenu dévoilent une partie de nos projections, de nos angoisses ainsi que de notre ambivalence. Après avoir interrogé ses fonctions potentiellement transitionnelles et consolatoires (notamment grâce au travail de Girard), plusieurs axes de réflexions – appréhendant les fantasmes, la nostalgie, l'air, ou encore la mort – seront abordés en vue d'élaborer de nouveaux dispositifs thérapeutiques.

Mots clés : Berceuse ; Consolation ; Musicothérapie ; Voix

Resumen

Esta contribución teórica propone un inventario del uso de la canción de cuna en el cuidado de niños y adultos. A menudo universalizado, mistificado o incluido en los cuidados maternos, el objetivo será descubrir cómo el uso de este canto vocal y su contenido revelan parte de nuestras proyecciones, nuestras ansiedades y nuestra ambivalencia. Tras haber cuestionado sus funciones potencialmente transicionales y consoladoras (en particular gracias a la obra de Girard), se abordarán varios ejes de reflexión -la aprehensión de las fantasías, la nostalgia, el aire o la muerte- para elaborar nuevos dispositivos terapéuticos.

Palabras clave : Canción de cuna ; Consolación ; Musicoterapia ; Voz

Abstract

This theoretical contribution proposes an inventory of the use of the lullaby in the care of children and adults. Often universalized, mystified or included in maternal care, the aim is to discover how the use of this vocal song and its content reveal part of our projections, our anxieties and our ambivalence. After having questioned its potentially transitional and consolatory functions (in particular thanks to Girard's work), several axes of reflection - apprehending fantasies, nostalgia, air, or death - will be approached in order to elaborate new therapeutic devices.

Key words : Lullaby ; Consolation ; Music therapy ; Voice

En musicologie comme en psychothérapie, il est courant de rattacher la berceuse aux soins maternels (le *child care* de Winnicott étant pourtant agencé en anglais), à l'universalité, ainsi qu'à son intemporalité. Cette perspective structuraliste suppose que le commencement de l'humanité constituerait le berceau de la berceuse (Saupic, 2018). Dans son travail ethnomusicologique mené en complémentarité à notre contribution, Christopher Gibert tente néanmoins de se distinguer du registre mythique pour rappeler que la berceuse n'est pas universellement chantée *à* ou *afin de* soutenir un passage. En vue de contribuer à une réflexion mettant en dialectique les dimensions musicologiques, psychologiques et musicothérapeutiques, il nous est apparu nécessaire de questionner nos fondements théoriques avant d'initier toute recherche ou pratique ultérieure. En cela, qui la tentative de substitution *berceuse* est-elle censée bercer ? Une description précise des conséquences du phénomène (potentiellement) transitionnel *berceuse* par les différents sujets impliqués est-elle envisageable ? L'étendue de ces premières interrogations esquisse l'un des principaux écueils auxquels chaque adulte s'intéressant à la berceuse et à ses usages a à se confronter : le risque de surinterpréter les effets de celle-ci sur l'*infans* (*in utero* et *post-partum*). Par ces questions moins élucidables que balisantes, la présente revue de la littérature participe à l'amorce de nouveaux axes théorico-cliniques, en tenant compte des nuances inspirées par un état des lieux pluridisciplinaire. Premièrement, il s'agira de résumer les résonances perceptibles entre berceuse, lallations du tout petit (Section 1) et inflexions vocales parentales (Section 2). Dans un second temps, seront évoquées les fonctions de la berceuse pour l'adulte puis ses possibles effets sur le destinataire (Section 3). Enfin, nous tenterons de redéfinir la transitionnalité dans cette ambiance vibratoire (Section 4) avant d'apporter nos premières conclusions à destination des cliniciens, musiciens, parents chanteurs et chercheurs s'intéressant ou pratiquant ce chant.

1. Lallum, lallation et mamané : quelques motifs convergents

Se préoccuper de l'origine du terme français « berceuse » instaure dès le départ une atmosphère mouvante, voire – à certains égards – étonnamment orageuse. De racine germanique, c'est un nom tardif (1835) remplaçant la « berceresse » du XV^{ème} siècle, qui désignait « la nourrice chargée de bercer l'enfant ». Dès 1838, ce nom fait ensuite référence à la chanson berçante « au moyen de laquelle on endort un enfant » ainsi qu'au lieu berçant, « siège sur lequel on peut se balancer ». Si le nom suggère d'ores et déjà la possibilité d'un auto-bercement, le verbe dont il dérive – « bercer » ou « bercier » (1220), lui-même émanant du « berceau » latin (*bertium*, *berciolum*, VIII^{ème} siècle) – évoque d'abord « balancer dans un berceau », puis « balancer doucement ». Il faut attendre les XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles pour découvrir un sens figuré composé de deux versants : celui passif (« être bercé de »), traduisant le fait de « bien connaître, être imprégné de » (1537) ; celui actif qualifiant l'action de « tromper » (1611), mais aussi d'« apaiser, calmer » (1666) (Rey, 1992, p.376).

Ainsi, le sujet berce et se berce de sensations, d'illusions, par le balancier du berceau ou du motif musical, censé provoquer l'engourdissement somato-psychique.

Par ailleurs, les acceptions gréco-romaines et latines méritent également d'être rappelées tant elles ravivent le rapport au soin, à l'agressivité ou la tristesse présumées du nourrisson, à l'inhibition de celle du parent-nourrice, ou encore à la mort. Le grec ancien définit ce chant en fonction de son contexte, revêtant une nouvelle fois plusieurs desseins tels que : « faire reposer », « endormir », « faire dormir » ; ou « assoupir, apaiser », « calmer les chagrins, la colère » ; mais aussi « éteindre une lampe », « endormir du dernier sommeil », « déposer dans la paix du tombeau ». Avant de devenir une tromperie – donnant l'illusion d'une fusion impérissable – est retrouvée une fonction mortifère, qui est davantage à entendre dans ses aspects sympathiques (*sum pathos*)¹. L'idée est donc ici de conduire le sujet bercé à un état de repos comportant plusieurs gradations (du plus transitoire au plus éternel), voire de « se joindre à quelqu'un dans le tombeau »². Enfin, l'onomatopée latine *lallum* – « berceuse de nourrice »³ – n'est pas sans évoquer phonétiquement les lallations et, par extension que nous nous permettons, la *lalangue* lacanienne.

Lalangue et oralité

Née d'un lapsus de Lacan lors d'un séminaire à l'hôpital Sainte-Anne en 1971, la conceptualisation de la lalangue surgit d'un malentendu, d'un écart entre ce que le psychanalyste demandera de prendre en note et ce qu'une personne de l'auditoire en écrira. Se rapportant aux lallations, le bébé engage *via* ces productions le corps, lui-même imprégné, apostrophé par la langue maternelle. Sans prendre le temps de rentrer dans les débats relatifs à son statut (ou non) de langage, retenons qu'elle « participe du langage » et que ses répercussions seraient perçues comme expérience réelle par le nourrisson. Non dénuée d'un certain plaisir, la proximité de la lalangue avec l'oralité se donne à voir et s'entend : le bébé incorpore les vocalises et le lait ; nombreuses sont les métaphores reliant oralité et langage parlé. On « « boit les paroles » de quelqu'un » (Simonney, 2012). Hors-sens mais n'échappant pas à l'orbite du signifiant, la portée de la lalangue n'est pas à restreindre ou à résumer à l'inconscient : « Le langage sans doute est fait de lalangue. C'est une élucubration sur lalangue. Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec lalangue. Et ce qu'on sait faire avec lalangue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage. » (Lacan, 1975, p.127). Notamment par homophonie et éprouvé corporel, la lalangue concourt ainsi indirectement à

¹ GAFFIOT, Félix. Berceur. Dans : *Dictionnaire illustré latin-français*. Paris : Hachette, 1934. p. 1109. Broché. ISBN – 9782011679406.

² BAILLY, Anatole. Berceur. Dans : *Dictionnaire grec-français*. Paris : Hachette, 1895, p. 376. Broché. ISBN – 9782011679390.

³ GAFFIOT, Félix. Berceur. Dans : *Dictionnaire illustré latin-français*. Paris : Hachette, 1934. p. 893. Broché. ISBN – 9782011679406.

la structure de langage et à l'inconscient. En nous gardant de généraliser ce dernier point, soulignons que l'entrée de l'*infans* dans le bain de la langue de l'Autre peut comporter d'autres incidences comme l'aliénation ou le traumatisme (Simmonney, 2012). En effet, bien que durant les premiers mois l'*infans* peut détourner son regard, il ne pourra pas en faire autant avec son oreille (Vivès, 2012a). Avant toute construction de dispositif musical ou musicothérapique, il s'agit alors de prendre en considération que « Face à la voix de l'Autre, pas d'échappée possible » (Vivès, 2012b), ne serait-ce que par vibrations.

Plus largement, l'oralité dépasse le registre alimentaire : elle concerne « l'écoute et l'émission de la voix, tributaire elle-même du souffle qui la porte et en assure la mélodicité » (Castarède, 2001). Au travers d'une relation objectale marquée par l'incorporation (dont l'introjection est un dérivé fantasmatique), le nouveau-né ingère de l'air et des sons, ou encore des regards : « on « dévore des yeux », on « mâche ses mots » et l'on « pompe l'air » ». Alors que le premier cri renverrait à un inconfort respiratoire, le second – inséré dans la chaîne signifiante et le désir de l'Autre – deviendrait demande empreinte de nostalgie (de l'objet à jamais perdu). Enfin, les objets pulsionnels partiels lacaniens « voix » et « regard », non totalement comblés par la satisfaction physiologique, sont au cœur de la clinique auprès des nourrissons (*Ibid.*). Des observations récentes repèrent d'ailleurs que la combinaison des indices visuels et sonores améliore leur réactivité aux chants (Cirelli, Jurewicz et Trehub, 2020).

Un langage musical ?

Méromane bergsonien, Jankélévitch (1983) déclare que ce n'est que dans l'après-coup que la musique pourrait signifier quelque chose. Il donnera l'exemple du ré bémol majeur, qui « est devenu nocturne depuis l'apparition de la Berceuse » (p.80). Si le sens de l'existence ne se dessine qu'après un mouvement rétrospectif, la musique n'aurait de sens « qu'au futur antérieur » (p.81). L'élasticité temporelle se loge dans l'idée que la musique exprimerait l'inexprimable à l'infini. Le phénomène s'explique par ce paradoxe-même de la musique : il s'agit d'une expression d'ineffable tant il y a infiniment à dire sur lui. En musique nous jouons et écoutons d'après Bergson (2013) des qualités (ou multiplicités qualitatives) de la *durée pure* : deux notes ne sont jamais deux moments identiques, distincts, discontinus et additionnables. Ces multiplicités indistinctes sont immatérielles, non observables, vivantes, ne pouvant être réduites à l'extériorisation consciente du temps spatialisé (représentation spatialisée du devenir). En prenant pour exemple la berceuse, ce dernier présume que l'endormissement sous l'effet d'un chant, des « oscillations régulières du balancier » (p.80), n'est pas uniquement dû à la perception de la dernière note. Il provient de « l'organisation rythmique » (p.80) de sons dans leur ensemble, d'une qualité présente à la quantité. C'est par la composition mutuelle, graduelle et rythmique des sons répétitifs (mais non identiques) entre eux que viendrait

l'engourdissement, puis l'endormissement.

Toujours en lien avec le devenir temporel, Jankélévitch (2021) parle du son comme étant « perpétuellement en mouvement. Le son se rapproche, s'éloigne, nous enveloppe entièrement, et puis nous quitte pour s'éteindre dans les lointains. [...] la musique est un charme. Ce charme de l'inachevé est celui de la présence absente » (cf. quatrième de couverture). Au-delà du fait que la musique n'est pas un langage (*expressivo inexpressif*), la musique en tant qu'art du temps n'existerait presque pas : par son inconsistance, son impalpabilité, son échappement à la signification, c'est un *presque rien* de l'instant. La musique se donne dans un devenir constant. Le philosophe exclut également l'idée d'une intentionnalité langagière : il ne s'agit ni d'un écoulement chaotique qu'il s'agirait de réordonner par le récit, ni d'un « vouloir dire ». En chantant, l'adulte donne donc un moment aussi insaisissable qu'une « bulle de savon », qui surgit dans un mouvement de devenir⁴.

Lallations et Parentais : accordages improvisés

Pour Caïn et al. (1982), le lien social est en partie fondé sur le son vocal : nous parlons par exemple de malentendus. Selon eux, la première relation à la figure maternante passe par la mélodie d'une berceuse ou pas le rôle du nourrisson, espéré après le repas maternel car attestant de la santé et rassurant la *mère* face à la peur d'être rejetée.

Sur le plan vocal, Lacan (1973) estime que la voix est précisément « cette part du corps qu'il faut mettre en jeu – sacrifier, pourrait-on dire – pour produire un énoncé de langage » (p.95). En apparence plus souple, offrant d'avantage de liberté vocale, le chant est considéré par Vivès (2012a) comme étant la « modulation d'un cri » (p.123). Au moment de l'endormissement, l'enfant peut articuler des paroles indéchiffrables ; lallations qui creusent les sillons d'une potentialité transitionnelle. En effet, rimes, assonances et répétitivité procureraient inconsciemment du réconfort (retrouvailles pré ou post-désunion, cf. Gaddini dans Stork, 1997) ou – du moins – du plaisir (Freud, 1905 ; Mazzola, 2008) pour l'enfant comme pour l'adulte. L'expression musicale dans le babillage est observée dès le premier mois d'existence, puis cède progressivement du terrain dans le social vers seize mois en dehors des chansons apprises (Castarède, 2001).

L'organisation structurelle des berceuses partage des similitudes avec celle du langage-bébé (*baby talk*), que cela soit en termes de répétitions, d'accentuations monosyllabiques ou de voyelles au détriment du sens, ou encore d'onomatopées. Des éléments structurels de ces chants berçants peuvent aussi se rapprocher du « langage intuitif adressé au bébé » (Marpeau et Lépinay, 2018). Dès lors, sans qu'il ne soit encore question de nourriture, le bébé se montre sensible (attention, augmentation de la succion d'une tétine non nutritive) aux contours mélodiques de la prosodie parentale avant d'être

⁴ Jankélévitch, V. (vue le 8 mars 2022) : France culture, Vidéo : Lucie Bombled, Archives : INA - Documentaliste : Viviane Lefèvre : <https://www.youtube.com/watch?v=e-0PYNveM00>

repus (Castarède, 2001). Cette attention serait d'autant plus soutenue lorsque la mère propose une interprétation ludique en comparaison à une version se voulant apaisante (Cirelli, Jurewicz et Trehub, 2020). Cependant, si le parentais (i.e. *mamané*, *mamanais*, *mother talk*, *smile talk*, *smiling voice*, *motherese*) est, lui, souriant et maintient l'intérêt de l'enfant par attente de réciprocité (Aloth Dijon, 2008 ; Marpeau et Lépinay, 2018), les mélodies et tempos de berceuses sont souvent composés dans le but d' « émousser l'attention de l'enfant et favoriser son retrait du monde extérieur » (Stork, 1997). Parmi les caractéristiques du parentais – timbre plus élevé qu'habituellement, structures et syntaxes simplifiées, schéma intonatif (montant et descendant), ajustement aux vocalises et mimiques du bébé, plaisir émanant des échos vocaux – la berceuse ne mobiliserait qu'un seul pan du schéma intonatif. Plutôt que d'exagérer l'intonation pour maintenir l'éveil du tout petit, la berceuse se fixera plutôt sur le *ritardando* et le *decrescendo* pour amener à l'endormissement (Castarède, 2001).

En outre, c'est parce que le tout petit traiterait la langue par contour – en reconnaissant davantage un motif musical qu'une signification – que les figures parentales ajusteraient intuitivement leur langage en en amplifieraient sa musicalité. Ce parentais rejoindrait par sympathie les accents, intonations, etc. présents dans les lallations et dans les berceuses (Bouteloup, 2008). Ce processus de cocréation, tenant compte de toutes les réactions de l'enfant, est parfois assimilé à l'improvisation partagée des musiciens de jazz. Une tension ou une extinction vocale inhabituelle, un changement rythmique aura donc des répercussions sur les échanges dyadiques (Marpeau et Lépinay, 2018). Plus tard, les pics prosodiques présents dans les lallations et le parentais pourront être retrouvés après l'acquisition du langage dans des situations impliquant des émotions ou affects telles qu'une conversation amoureuse. Non dénué de nostalgie, tendresse et caresse vocales feraient du langage amoureux une autre forme de quête d'un « paradis perdu » (Castarède, 2001).

2. Pourquoi et pour qui les adultes chantent-ils à ?

Principaux contenus des berceuses

La berceuse est une transmission corporelle, symbolique (ou du moins présymbolique) chantée afin de protéger et d'accompagner un passage. Nous verrons que cette protection, de ses propres vécus, des agissements surnaturels, ou encore de l'agressivité émanant de la relation dyadique, concerne tout aussi bien l'enfant que l'adulte. Bercer, chanter une berceuse requiert *a minima* un investissement temporel, une disponibilité parentale (Bouteloup, 2008) qui tend à être mise à mal par une rythmique occidentale cadencée par des injonctions néolibérales (rapidité, immédiateté, efficacité, etc.).

Sur une période historique plus longue, l'analyse du contenu des berceuses donne des indications quant aux préoccupations afférentes à cet accompagnement vocal et permet de découvrir ce qui est espéré pour l'enfant (dont le sexe est usuellement neutre). L'adulte peut chanter au fœtus-bébé-petit

enfant, en vue : d'une transmission par la voix (culturelle, générationnelle, corporelle, affective) (Stork, 1997 ; Bouteloup, 2008 ; Aloth Dijon, 2008 ; Saupic, 2018) ; d'une invitation à l'endormissement (Stork, 1997 ; Bouteloup, 2008) ; d'une insertion de l'enfant dans une filiation (Stork, 1997) ; d'une éducation selon des espérances (qualités, réciprocité une fois les proches devenus vulnérables) (*Ibid.*) ; d'un témoignage ou d'une communication des représentations des conditions d'existence parentales (attente, travail, place sociétale, affects négatifs comme positifs) (Stork, 1997 ; Bouteloup, 2008), des idéaux familiaux (Stork, 1997) ; d'une invocation des puissances surnaturelles (notamment divines) pour le protéger (Stork, 1997 ; Bouteloup, 2008). Dès lors, la protection du tout petit des effractions environnementales passe traditionnellement par des tuteurs divins (Stork, 1997).

Parallèlement aux dangers du dehors, le monde interne de l'*infans* est lui aussi source d'inquiétude, d'anticipation, voire d'interprétation. Parents, nourrices, chantent en pensant prévenir les angoisses (de séparation, d'abandon) que le coucher paraît réactualiser (Stork, 1997 ; Marpeau et Lépinay, 2018). En étant soutenu par le souffle, chanter est une invitation à l'échange affectif (Castarède, 2001) ou, du moins, une adresse à l'Autre. Les paroles – décrivant les occupations de l'entourage au profit du nourrisson – auront pour but d'enrayer ces angoisses présumées, voire de consoler. Comme nous le redirons, les berceuses sont aussi nommées « consolations » afin de mettre en lumière l'apaisement des larmes plutôt que l'incitation à dormir (se rapprochant périlleusement d'une incitation à mourir) (Bouteloup, 2008). Or, une fois le premier objet d'amour perdu, la consolation est-elle atteignable ? Au moyen de ce substitut vocal, différant inévitablement de l'avant séparation, qui console qui ?

Entre illusion consolatrice et leurre, entre tromperie et menace

Il arrive que le chant du parent accompagne l'enfant au-delà du sommeil, que le premier poursuive le bercement tout en constatant l'endormissement du second. Outre le « sait-on jamais », et même si la visée explicite semble être de consoler de la séparation, du manque de disponibilité des parents ou de l'angoisse abandonnique, les plaintes chantées (Stork, 1997) remobilisent le mouvement réflexif étymologique (« se » bercer) avec une tonalité nostalgique.

En rappelant les soubassements mythiques et historiques de la consolation – « attitude humaine fondamentale » – Girard (2017) insiste sur l'importance d'individualiser cette notion non psychanalytique dans le domaine du soin et du prendre soin. Ses interrogations portent en premier lieu sur le positionnement d'acteurs antiques, puis sur sa résonance et ses divergences dans le début du XXI^{ème} siècle. Malgré la proximité qu'elle trouve évidente entre la consolation et le *care*, cette attitude de consolation et les soins primaires ne sont pas synonymes. En d'autres termes, « certes on soulage la faim, on apaise la soif ; mais (se) console-t-on vraiment de la faim, de la soif ou du froid ? » (*Ibid.*). En relisant des textes chrétiens, l'auteure suppose que la consolation se trouve davantage liée

à l'état d'affliction, d'effondrement ou de dépendance. De là, elle reprend les travaux winnicottiens pour localiser la consolation au niveau des soins corporels initiaux. Dans ce contexte, tout comme il y aurait une part d'autostimulation dans la succion du pouce ou dans l'enfoncement de son poing après la perte de sa *mère*, le bébé pourrait faire preuve d'autoconsolation. Néanmoins, cette conduite (pouvant muter en repli et évitement des consolants externes potentiels) ne serait qu'un « usage distordu d'un pseudo-objet transitionnel » (*Ibid.*) : une réponse défensive primitive à la détresse et au manque de réconfort risquant de se rigidifier.

La consolation n'en reste parfois pas moins un mouvement rétroactif temporaire, une « régression au service du moi » (Winnicott dans Girard, 2017) empreinte d'une circulation nostalgique et d'affects parentaux. Dans cette mesure, alors que des gâteries seront exceptionnellement autorisées, d'autres seront adressées à l'enfant en raison des angoisses parentales. Il existe ainsi une distinction fondamentale entre *disponibilité à consoler* et *besoin de consoler* du parent. Puisqu'il s'exprime cliniquement, le besoin de consoler de l'environnement pourrait donc être travaillé au niveau transférentiel au même titre que l'effet de consolation du consolant. Ainsi, chantons-nous à pour « se consoler de la conscience de notre précarité et de notre dépendance », ou encore pour « se (le) consoler d'être au monde » ? (Cf. Girard, 2017). Comme l'essai de compréhension maternant reposerait sur une « identification de la mère à l'enfant au niveau de son vécu corporel », nous aspirerions à « être compris sans avoir besoin de recourir à la parole, dans la nostalgie de la toute première relation à la mère » (Klein reformulée par Castarède, 2001).

Au-delà de ces espérances plus ou moins conscientes, la consolation est une circonvolution régressive réactionnelle qui inviterait l'enfant à ré-expérimenter la sécurité offerte par le monde extérieur et dont il n'avait pas antérieurement conscience. Plutôt que de maintenir le tout petit dans une dépendance dont il ne pourrait s'extirper, cette consolation étayerait idéalement la rencontre de la réalité.

Enfin, en résonance avec la duperie dans les définitions de la berceuse, Girard (2017) indique « l'ambiguïté foncière » de la consolation, oscillant entre soutien (substitution environnementale momentanée, incomplète) et une dimension plus trompeuse. La tromperie se logerait alors dans la proposition de substituer parfaitement l'objet perdu : une promesse d'« apaiser la douleur en annulant la perte ».

Maintenant que la distinction entre étayage (marqué par une illusion nécessaire, mais aussi par un manque) et comblement trompeur (promesse d'une consolation totale) est envisagée, abordons la sélection de l'adulte-berceur (consciente ou non) d'un répertoire parfois plus sombre et menaçant. Toujours relativement au contenu et en référence au Marchand de sable, au Grand Lustucru, ou à Morphée – dont les récits peuvent insinuer une ambivalence (Marpeau et Lépinay, 2018), voire une issue tragique (aveuglement par le sable, morphine) – l'ombre d'une menace plane également sur le

petit qui tarde à s'endormir. En faisant attendre ainsi l'environnement, l'invitation parentale s'avère plus « pressante », « menaçante » (Stork, 1997 ; Bouteloup, 2008). Face à ce bébé estimé résistant, des entités personnifiant le sommeil peuvent être convoquées (Stork, 1997). A l'image des personnages mythiques précédents, sont retrouvées à nouveau l'ambivalence et la menace (tacite ou exprimée) qui viennent sonoriser des tendances affectives parentales complexes et/ou contradictoires. De surcroît, dans certains pays comme le Rwanda, inviter le bébé à s'endormir est prohibé compte tenu du risque létal (Bouteloup, 2008). En prolongement des définitions antiques, certaines paroles exhument en effet la « proximité symbolique entre le sommeil et la mort » (Stork, 1997) : l'apaisement recherché et procuré par la berceuse désamorcerait alors une pulsion d'abandon ou de destruction. Toutefois, loin d'être étrangère aux conditions de vie du sujet chanté (et, parfois, chantant), cette destructivité poétisée n'émerge pas sans lien avec un milieu subi (notamment socio-culturel). Trouvant probablement sa source dans l'incantation, le contenu des berceuses devrait protéger l'enfant des « puissances maléfiques » tout comme des « fantômes maternels destructeurs » (*Ibid.*).

Courroie vibratoire de transmission

Même si la voix maternelle est celle entendue la plus distinctement durant la vie intra-utérine (Castarède, 2001), d'autres pourront la relayer en conservant ou changeant délibérément de chanson. Ainsi une voix du *père* peut apporter « de l'extérieur, de l'ailleurs, de l'espace » (Aloth Dijon, 2008). La berceuse prolonge le lien du parent à l'*infans* lorsque ce premier s'éloigne. Y compris lorsqu'elle n'engourdit pas, cette chanson donne l'occasion aux parents de se mettre en lien par un prétexte musical dépassant le sens et la signification des mots. Cette présence musicale est aussi là pour eux et les encourage à considérer le bébé en tant que personne (Bouteloup, 2008). Chez les nouvelles mères et les femmes enceintes, les berceuses contribuent à la diminution de l'anxiété, du stress et de la dépression en entraînant par exemple une augmentation du vécu d'autonomie et d'habileté parentale (Pathak et Mishra, 2017 ; Cirelli, Jurewicz et Trehub, 2020). Dans la recherche de Brisola, Cury et Davidson (2019), les mères consultées considèrent le chant comme un moyen primordial de contact, de lien émotionnel et de création de passerelles infra-langagières. Les auteurs notent qu'il se joue dans leur intention une sorte d'étreinte ambiante sonore : ce détour par-delà les mots et le toucher induit une qualité de présence particulière. En dépassant leur propre personne, les mères sont attentives, concentrées, en désir de contact et d'interaction. Écoutées sans jugement par leur enfant, elles font l'expérience précieuse d'être entendues : d'autant plus en le sentant recevoir leurs émotions et intentions, elles se révèlent expressivement, affectueusement et musicalement.

Pour que ces effets puissent se manifester chez le parent, le répertoire prévu est pensé en institution : issu d'un patrimoine commun, aisément appropriable, (re)créé en fonction de la culture, des affects

et de la langue maternelle de chacun, accueillant des langues inconnues pour horizontaliser les pouvoirs, ou facilitant la transculturalité et l'interculturalité (Mazzola, 2008 ; Aloth Dijon, 2008 ; Marpeau et Lépinay, 2018 ; Saupic, 2018). L'élaboration du répertoire permet aux parents de se reconnecter aux berceuses de leur enfance et aux pratiques de leur famille (Saupic, 2018).

C'est ainsi qu'en Centre de Psychopathologie Périnatale du Boulevard Brune (CPBB), le dispositif ouvert « Berceuses et Comptines » (intégrant pères, proches) a pour fonction l'accueil et la prévention des difficultés d'interaction mère-bébé. La majorité des participantes à ces séances groupales ont été intégrées en raison d'un vécu d'isolement, de tristesse, de débordement ou d'une fragilité dans les interactions précoces. Parallèlement, il est courant d'entendre s'exprimer la peur de chanter faux, laissant présager une crainte latente d'inaptitude et d'épuisement. De ce fait, malgré une part primordiale de plaisir esthétique dans le fait de chanter en groupe, il peut s'avérer pertinent de rappeler l'adage selon lequel « une mère ne chante jamais faux pour son bébé ». Autrement dit, le défi sera aussi d'accompagner les dyades durant une période cruciale pour les parents, s'exposant à divers obstacles tels que le repli sur ses propres difficultés, la culpabilité, ou la crainte du jugement social (Marpeau et Lépinay, 2018).

Pendant et après les groupes Berceuse en accueil petite enfance, les parents prennent plaisir à se remémorer des chants jusqu'alors enfouis, à renouveler la transmission (*Ibid.*), à s'adonner au jeu répétitif mêlant mots, sons, gestuelles qui tintinnabuleront dans l'après-coup (Mazzola, 2008). Dans la rencontre avec les figures maternantes dont la *préoccupation maternelle primaire* est mise à mal et chez les bébés présentant des problématiques psychosomatiques, Saupic (2018) dépeint l'objectif du soin Berceuse en Unité parents-bébé (UPB) comme renforçant les premières mises en lien en faisant vibrer *a capella* l'enveloppe vocale. Chez les parents dont les enfants prématurés sont hospitalisés, le chant les aide à se réapproprier un lieu très médicalisé. Présence lointaine, le contenu des chants peut métaphoriser l'état de l'enfant, coïncider avec le vécu hospitalier des proches, mais aussi exprimer des « affects de haine des vœux inconscients de mort » qui sont indicibles dans le quotidien (Reichman, 2021).

3. Éprouvés et réactions de l'*infans* (fœtus et bébé)

Entre projection environnementale et précocité sonore

Ces précédentes études soulignent à quel point l'*infans* demeure un objet de projection et de projets parentaux. Selon le vécu familial et les problématiques de chacun, il peut être accueilli « comme gêneur, rival, persécuteur [...] partie du moi parental idéalisé chargée de réparer tous les manques » (Stork, 1997). En tenant compte de cet écueil, l'oralité et les plaisirs qui en découlent passent par l'audition de la voix maternelle avant même qu'il ne soit question d'ingurgitation. Dès la vie fœtale, nous n'échappons à aucun son ni bruit (rythme cardiaque, voix environnementales,

digestion, etc.) dont la voix maternelle fait donc partie. A son écoute, le fœtus a des gestes de succion avec sa bouche : l'audition peut passer avant la survie par l'alimentation (Castarède, 2001).

Sur un plan expérimental, Pathak et Mishra (2017) affirment que la réponse au son est l'une des dimensions les plus développées chez le nouveau-né. Il montre des préférences visibles pour la musique de la culture de sa mère, ce qui sous-entend qu'une acculturation a lieu avant la naissance. Dans un élan inverse, c'est l'humeur du tout petit qui orientera par accordage l'expression des berceuses des personnes s'occupant de lui. Par cette qualité délibérée d'ajustement, cette traversée dans l'expérience de l'enfant, le chant pourra produire un changement d'humeur : apaisement après une berceuse ou joie après une comptine (Brisola, Cury et Davidson, 2019).

De plus, des recherches occidentales menées auprès des nourrissons affirment que le chant est plus enclin que la parole à réduire la détresse, l'éveil et ouvrir au lien social (Cirelli, Jurewicz et Trehub, 2020). Il est aussi possible pour le tout-petit dès la naissance de repérer des différences de demi-tons. En plus d'une finesse mélodique de l'*infans*, le chant faciliterait son éveil, réduirait ses pleurs, inciterait au sommeil et à l'affectivité positive. Dans une boucle d'attachement vertueuse, les parents seraient ainsi encouragés à réitérer ce rituel (Bouteloup, 2008 ; Saupic, 2018).

Imitations dyadiques et enjeux des dispositifs collectifs

La réceptivité du petit au médium musical et l'effet par ricochet n'est donc pas à sous-estimer : une séance collective de berceuses pour dyades de parent-enfant prématuré en service de néonatalogie a d'abord pu relaxer un père, puis – par contagion – sa fille, dont les battements cardiaques par minutes ont aussi diminué (Bouteloup, 2008). Face aux parents se prenant au jeu au cours d'une séance (en crèche, centre de périnatalité) les enfants manifestent une attention singulière (Mazzola, 2008 ; Marpeau et Lépinay, 2018) et tentent de reproduire ce qu'ils perçoivent (Mazzola, 2008). Par imitation des stimulations environnementales, un dialogue primaire autour du jeu, de la communication et de la créativité pourra aboutir à des « auto-stimulations imitatives » qui pourront à nouveau être reprises en écho (Anzieu, 1981, p.69). Les enfants de moins d'un an s'appuieront d'abord sur des dimensions affectives et émotionnelles, pour ensuite se baser sur des dimensions plus cognitives et symboliques. Tout ceci consoliderait les « mouvements d'identification aux bébés » (Marpeau et Lépinay, 2018).

Consécutivement à ce qui a déjà été énoncé, les visées récurrentes d'une séance musicale ou musicothérapique, groupale ou non – auprès du fœtus, de l'*infans* ou du petit enfant, présentant ou non une problématique pathologique – se focalisent sur : le soutien (par anticipation ou par observation d'adulte) dans la phase d'endormissement ou dans le désinvestissement de l'activité sensori-motrice (Mazzola, 2008 ; Marpeau et Lépinay, 2018), dans la prévention ou en situation de carence affective (Mazzola, 2008).

Si, de notre point de vue, le sujet *in utero* ou avant le langage est parlé par la littérature scientifique, soignants, musiciens et parents laissent en séances groupales des blancs, des pauses entre les chansons. Cet espace-temps peut être investi par le bébé par ses silences (i.e. « voix première », « bruissement du réel », Vivès, 2012, p.202) ou ses vocalises et pourra éventuellement renforcer l'illusion anticipatrice de la *mère* grâce à un vécu de synchronisation ou de communication. Des improvisations sont aussi produites à partir des sons des tout petits (Marpeau et Lépinay, 2018).

Berçer pour reposer l'enfant « débordé »

La situation des prématurés et des nouveaux-nés sous assistance artificielle est également de plus en plus réfléchi dans les dispositifs Berceuse. Ces derniers sont proposés en complémentarité des soins habituels lorsqu'un bouleversement environnemental (pathologique ou non) engendre des « surstimulations et des inconforts responsables d'une désynchronisation délétère pour le sommeil » (Palix, 2008). La synchronisation parent-*infans* se fonde quant à elle sur un « fond sensoriel avec des repères emblématiques (voix, peau...) » et favorise l'ancrage du bébé prématuré dans un milieu artificiel. Quand la désynchronisation s'exprime, les soignants décrivent un tableau clinique polymorphe pouvant inclure : une crainte « des bruits les plus faibles », une difficulté à « se détendre » et à « entrer dans ses phases de sommeil » (*Ibid.*), une impossibilité de récupération en raison des multiples interventions dont le prématuré fait l'objet, une amplification des pleurs pouvant aller jusqu'à une inconsolabilité. Sont constatés en néonatalogie des prématurés qualifiés de « trop calmes, passifs, hypotoniques, voire en dépression » (repliés sur eux-mêmes, prostrés, peu expressifs lors des prise de sang) ; mais aussi d' « hyperactifs, hyperexcitables, angoissés au moindre toucher ». Sensibles à la surstimulation, le repos constitue l'un des rares refuges qui leur est pourtant inaccessible (*Ibid.*).

D'après Reichman (2021), l'hypothèse des traumatismes psychiques précoces n'est pas expulsée de la thématique des naissances prématurées, de leurs hospitalisations en réanimation ou en soins intensifs. Le chercheur relève la minimisation des expériences traumatiques (issues de la réalité) primaires, la réactivation traumatique dans l'après-coup en raison d'un débordement quantitatif dans le présent, ou la possibilité d'atteintes moïques précoces (d'ordre narcissique) par des expériences ou impressions affectant le corps et/ou ses perceptions. Bien que les soins apportés au bébé prématuré visent à atténuer les tensions, douleurs, intrusions par gestes médicaux ou stimulations sensorielles, subsiste pour lui « la question de leur inscription psychique et représentative ». En cas d'effractions répétées hors symbolisation, des traces (mnésiques, perceptives) risqueront par la suite de constituer un « attracteur traumatique » (*Ibid.*). Or, la création d'une enveloppe sonore – où les paroles joueraient un rôle secondaire pour le bébé – serait justement bénéfique dans les situations traumatiques (Altmann de Litvan, 2008).

En néonatalogie, la douceur, la fonction contenant, la gestuelle enveloppante, la temporalité (félicitations du petit pour « sa patience » et « son courage ») et la voix (commentaire de chaque acte, information d'un changement) font partie intégrante de chaque contact avec le bébé. La « coordination vision/audition » apparaissant plus tôt que celle de « vision/tact », un accordage aux sensibilités visuelles, tactiles, comme sonores est étudié en permanence : luminosité cyclique ; couveuses équipées de couvertures antibruit, séances combinant peau à peau, parole, caresses et chansons ; massages s'inspirant de la « résonance énergétique par stimulation cutanée » ou encore du « principe océanographique de répercussions d'ondes dans l'eau », etc. (Palix, 2008). Malgré ces précautions, il arrive qu'une sonde entrave les cordes vocales et le cri d'appel du bébé, ce qui aura pour conséquences une perturbation physiologique, permettant enfin de déclencher les scopes. Ce temps de latence rappelle le potentiel traumatogène de cette expérience. Ses propres possibilités de liaisons (« satisfaction hallucinatoire, auto-sensualisme, voire auto-érotisme ») pouvant être enrayées par les surstimulations hospitalières, le prématuré en état de détresse primordiale n'aura pour seule solution que de « s'en remettre aux dispositions psychiques des objets externes ». Formulé autrement : n'étant plus en mesure de recourir à des procédés autocalmants ou d'élaboration, le prématuré en état de détresse aura à se laisser porter par le fonctionnement psychosomatique d'autres présences environnementales. Les réponses environnementales auront à être contenant (Reichman, 2021) pour prolonger l'endurance primaire (Rosé, 1997). Quand un guitariste se rend au chevet de ces nourrissons en présence des « tatas », d'autres soignants et/ou avec des parents, ces premiers se montrent tout aussi attentifs que ceux en crèche, froncent puis défroncent progressivement leur front, s'apaisent et quelquefois s'assoupissent, sourient (notamment les plus grands et corpulents). Ces réactions paraissent augmenter en peau-à-peau avec l'un des deux parents (Palix, 2008). Dans le cadre d'un soin préventif aux traumatismes psychiques, les berceuses chantées au prématuré par parents et soignants amélioreraient l'« intégration corporo-psychique » et « la formation de premières enveloppes, prémices à toute activité de symbolisation » (Reichman, 2021). En se tournant vers ce chant en accordage, le nouveau-né paraît aussi se décentrer des afflux sensoriels qu'il reçoit. Moins enclin à subir les interruptions externes, le sentiment continu d'existence peut alors se déployer (*Ibid.*).

Être consolé / Consoler : une porte d'entrée de la sollicitude

Globalement, tous ces effets ne pourraient avoir lieu si le bébé – percevant peu à peu avec plus de précision l'objet total dont il dépend et qui le porte (physiquement comme psychiquement) – ne dépassait pas un sadisme envers les mauvais objets frustrants (notamment partiels) pour acquérir une capacité de sollicitude (*concern*). Le bébé pourra alors progressivement se sentir concerné par

l'adulte qu'il sent en situation de vulnérabilité. L'ouverture empathique, prévenante, est rendue possible par une autre capacité dite « de consolation » : *être consolé/consoler* (Girard, 2017). En cela, la disponibilité à consoler a tout autant d'importance que la possibilité de se laisser consoler. Cette brèche n'évite pas un écart inévitable dans ce contexte tridimensionnel (entre ressentis de l'adulte, ressentis du tout-petit et les interactions), puisque le partage est d'abord illusoire : « le nourrisson ne sait pas que l'eau [du bain] aurait pu être trop chaude ou trop froide » (Winnicott dans Girard, 2017). L'anticipation environnementale de ces soins élémentaires n'étant pas décelable par le bébé, force est d'admettre que le partage précoce s'en trouve inéluctablement limité. Girard (2017) discerne néanmoins que si le bébé qui se laisse porter « dans les bras ou dans un berceau » ne conscientise pas par exemple le fait que sa chute est perpétuellement prévenue, cela ne signifie pourtant pas « qu'il ne se laissera pas apaiser par la berceuse consolante de la nourrice ».

4. Vibration atmosphérique et transitionnalité : qu'en retenir ?

Portage, handling, filiation et transmission par mimétisme

La berceuse est avant tout pour la dyade un moment vibratoire de rapprochement (virtuel ou ressenti) qui donne une possibilité de désengager son regard malgré l'aspect multimodal du chant (sourires, gestes, accompagnant l'audition du son). Au cours d'interprétations parentales apaisantes, la diminution du niveau d'éveil – nécessaire pour l'endormissement – se produit chez le bébé comme chez la *mère*. Le chant apaisant régulerait ainsi l'éveil dyadique (Cirelli, Jurewicz et Trehub, 2020). Par ce chant n'exigeant aucune technique vocale sophistiquée, une enveloppe sonore se forme (Bouteloup, 2008 ; Marpeau et Lépinay, 2018) aux fins d'éprouver ses fonctions contenantes (Aloth Dijon, 2008 ; Marpeau et Lépinay, 2018), de portage, soutien ou *holding* sonore (Aloth Dijon, 2008 ; Saupic, 2018), de *handling* (Saupic, 2018) et pare-excitantes (Aloth Dijon, 2008). L'air produit par des groupes Berceuse en accueil petite enfance perdure et médiatise des espaces physiques (crèche-maison, bras-berceau, enfant-professionnels-parents) et psychiques (*soi-mère-environnement*, filiation intergénérationnelle, interculturelle). Travailler avec douceur (voire tendresse) sur le lien et la continuité *via* un accord tacite est un objectif fondamental dans les séances de mise en voix dyadiques (Mazzola, 2008). Cette continuité relationnelle assurée par le chant – devenu rituel – de la gestation à l'enfance, se retrouve soudée ou décuplée par les caractéristiques émotionnelles propres à la musique. Cet espace-temps intime de mise en contact – où la *mère* se donne et se sent écoutée – élargit les possibilités relationnelles de la dyade par une potentielle communication de la disponibilité et de l'affection (Brisola, Cury et Davidson, 2019). En outre, en réponse au remaniement des places réactivé par la naissance, les groupes de berceuses ouvrent un espace à la lisière entre le thérapeutique et le culturel (lorsqu'il n'est ni cours, ni musicothérapeutique) en s'étayant au « liant de la voix chantée » (Aloth Dijon, 2008). En service de néonatalogie, les espoirs des dispositifs musicaux reposent sur la

transmission d'un « doudou sonore » qui naviguerait de l'hôpital à la maison et réduirait le stress des parents comme du bébé pris en soin (Palix, 2008). Enfin, dans les ateliers menés en Unités parents-bébé en présence d'une intervenante musicale, le partage de vécu et les gestes phoriques (i.e. de portage physique et psychique) ou de manipulation – opérés par les soignants après avoir observé chaque dyade ou par les autres mères – vont insuffler par imitation des micro-transformations dans un contexte « tranquille, ludique et contenant » (Saupic, 2018).

Au-delà de ces focalisations communes, le recours à des groupes de supervision pluridisciplinaire est rarement mentionné : la seule étude en faisant part renvoie à un « processus de métabolisation et d'enveloppe psychique inspiré par la méthode d'observation selon Ester Bick » (*Ibid.*). Créatrice du concept de *peau psychique*, la médecin compare le bébé à un astronaute catapulté dans l'espace, privé de combinaison ou d'autre contenant « pour le tenir ensemble » (Aucouturier, 2005).

La transitionnalité d'un phénomène plutôt que d'un objet

Pour soutenir l'hypothèse d'une manifestation de phénomènes transitionnels lors de la berceuse, Stork (1997) va jusqu'à rapprocher théoriquement la définition de ces derniers à la structure mélodique et rythmique du chant, notamment en raison des aspects répétitifs (voire ritualisés). Bien avant de procéder par analogisme, l'auteur insiste sur la difficulté généralisée des petits enfants à s'endormir en rappelant que le coucher acte la séparation. Faute d'une incorporation (et, plus tard, d'une introjection) profonde des objets (partiels ou totaux) parentaux, il affirme que l'*infans* préférerait le concret d'une réalité sécurisante au chaos et à l'archaïsme de son monde subjectif. Outre son postulat, l'auteur cite les travaux winnicottiens sur l'*objet transitionnel* (Winnicott, 1971), « non-moi » (p.178) dont l'enfant se saisirait dès le quatrième mois pendant l'endormissement pour se bercer d'illusion (cf. Section 1) d'une « réunion protectrice avec la mère » (Stork, 1997). Ni entièrement dedans, ni entièrement dehors, cet objet situé « entre le pouce et l'ours en peluche » (Winnicott, 1971, p.29) peut être utilisé par l'enfant au moment s'endormir, en réaction à un sentiment de solitude, ou en tant que défense contre l'angoisse, notamment dépressive. Une variété d'éléments peut avoir pour fonction celle d'un objet transitionnel pour l'enfant : « jeu », « création artistique », « sentiment religieux », « rêve », « mensonge », « fétichisme », « vol » ou encore « toxicomanie » (*Ibid.*, p.35). Cela peut être un mot, une mélodie, un bouchon, ou encore un geste habituel. En grandissant, Winnicott (1951) indique que le désinvestissement de l'objet transitionnel a lieu consécutivement à une plus grande diversité et répartition des phénomènes transitionnels dans la zone intermédiaire hébergeant le domaine culturel (espace potentiel, aire transitionnelle). En musicothérapie, l'objet transitionnel peut prendre plusieurs formes : musiques auditionnées, instruments ou objets sonores utilisés, matériel acoustique, mais aussi des bruits, des rythmes réalisés avec le corps, la voix. Cela peut correspondre au jeu musical lui-même et au code culturel qui le sous-

tend. Le médiateur musical peut donc être concret ou abstrait. Cependant, introduire la musique dans une séance de psychothérapie n'est pas suffisant pour assurer qu'elle fera office d'objet transitionnel. En ce sens, la musique auditionnée en séance peut être ignorée, absorbée, détruite, contaminée (délire), ou encore ruminée (Lecourt, 2014).

Nuançant l'universalité de l'investissement de l'objet transitionnel, Stork (1997) rapporte deux observations cliniques. D'une part, contrairement au phénomène comprenant ce dernier, l'objet transitionnel (relevant de l'usage d'un objet de substitution) serait essentiellement identifiable dans les sociétés occidentales, mais dépendrait aussi de conditions sociales et coutumières. D'autre part, loin d'être une étape normalisable, le recours à l'objet transitionnel pourrait être d'ordre défensif, donc en réponse singulière à un conflit ou à une angoisse.

De plus, bien avant les études contemporaines, Winnicott (1951) inclura de lui-même sous la nomination *phénomènes transitionnels* une pluralité d'activités rythmiques, ainsi que les va-et-vient – potentiellement autocalmants (face à un débordement excitationnel dans les problématiques somatiques, cf. Bessoles, 2005) – du balancement et du bercement. Il fera d'ailleurs des vocalises un modèle original des phénomènes transitionnels : la voix concrétisant « un état d'équilibre entre relation d'objet et l'autoérotisme » (Castarède, 2001). Stork (1997) suggère que la berceuse témoignerait de la présence des phénomènes transitionnels lorsque surgissent concomitamment une production créative « partagée entre mère et enfant », des « lallations, ou les vagissements du tout petit » et un état apaisé qui en découle. Aloth Dijon (2008), Angulo de Pignataro et Próspero de Noceto (2008) iront dans ce sens en mettant respectivement en exergue le travail par la berceuse d'une *extimité* d'une part ; d'une « extension de l'aire des phénomènes transitionnels », lieu enveloppant, reposant, sans revendication, de liaison entre fantasme et réalité d'autre part. Castarède (2001) met davantage l'accent sur le plaisir et l'appropriation par le bébé des inflexions et intonations maternelles, les transformant ainsi en phénomènes transitionnels qui s'épanouiront à l'âge adulte dans l'espace potentiel dédié à l'expérience culturelle.

Quelques précautions pour approcher le phénomène

Bien que la pulsion invocante se relie à, se fait entendre sans jamais se « fermer » (Lacan, 1973, p.182), dans le cas précis de la berceuse ce n'est pas automatiquement le tout petit qui métabolise, vocalise explicitement un exutoire symbolique afin de rejouer la séparation et ses enjeux affectifs. Aussi, les limites entre l'*infans* et la figure parentale n'étant pas nettement repérables, demeure-t-il pertinent d'opposer deux unités différenciées qui se retrouveraient alternativement séparées puis illusoirement réunies au travers d'un *entre* commun ? En outre, la consolation et la fonction de l'objet demeurent des effets secondaires et sans prise immédiate sur la transitionnalité. Malgré un souhait conscient, Girard (2017) note que par sa nécessaire polysémie en clinique, « la

consolation, si consolation il y a, ne saurait constituer ni un but ni une technique spécifique, mais viendrait comme un gain latéral ».

Conservons donc plutôt l'image d'une oscillation, de la vibration d'une atmosphère vaporeuse, contenant mais aussi perméable. Ouvrant à des possibilités relationnelles, ce mouvement peut être facilité avec l'autre, mais aussi avec soi, par l'écholalie ou la lallation – considérée par Vivès (2012a) comme l'« une des manières de faire exister l'Autre par-delà son absence » (p.122) (exemple : ritournelle rendant les choses moins vertigineuses) – ou encore par l'écho, permettant de faire « exister a minima la présence de l'Autre par-delà l'expérience du vide [...] dernière tentative de faire exister l'Autre avant de devoir se confronter à son absence » ainsi qu'à l' « Illusion d'un autre bienveillant » (p.125). Cependant, il serait justement illusoire de supposer que la voix est en cela un lieu pacifié car hors langage, promettant une communication harmonieuse et directe et sans malentendu : « un lieu où le manque à être n'aurait pas à s'éprouver et où la plus parfaite jouissance pourrait être vécue » (*Ibid.*, p.17). Les oreilles étant non auto-fermables, Lacan (2005) précise que nous ne pouvons pas toujours nous protéger de la voix. Autrement dit, « Les oreilles n'ont pas de paupière » (Quignard, 1997, p.105).

Aussi, par la notion d'enveloppe musicale, Lecourt (2014) affirme que le code musical, déterminé par une culture, offre un support à la construction d'une enveloppe psychique et la rend partageable (que la musique soit appréciée ou non). Ce phénomène d'enveloppement musical peut être utilisé pour rendre des lieux perçus comme étranges plus humains et chaleureux. Au-delà de cette quête, l'enveloppe musicale comporte un versant nocif : elle peut isoler des autres, entraîner un sentiment d'enfermement, ou encore détacher le sujet de la réalité sur une longue durée. Il n'existe pas de protection corporelle contre l'intrusion de la vibration sonore : en fonction de l'histoire de chacun, un même son peut donc être effractant comme soutenant. Ainsi, la berceuse peut avoir divers destins imprévisibles comme la consolation, l'apaisement, l'endormissement, mais aussi la surstimulation. Pour finir, les pathologies vocales et du souffle en tant que vecteurs possiblement pathogènes sont également à écouter. D'une part, peuvent être repérées une discordance, une brusquerie mettant à mal le pare-excitation en émergence, une non information au bébé de ce que le parent ressent, etc. D'autre part, une toux nerveuse, un étouffement, une aphonie, une oppression thoracique...peuvent aller de pair avec des problèmes vocaux et semblent des fois résulter d'un mécanisme de conversion. N'omettons donc pas que « tousser est une autre façon de donner de la voix » (Castarède, 2001).

5. Premières conclusions

En tant que moment privilégié de mouvement vibratoire, la berceuse propage une atmosphère vaporeuse, contenant et perméable de laquelle les sujets impliqués ne peuvent entièrement se dégager. En s'en saisissant ou non en tant que phénomène transitionnel, il arrive que l'on puisse bercer

et/ou se bercer à notre tour. Il n'est ainsi pas rare d'observer des enfants qui se bercent par le mouvement, des chants internes, un doux balancier, en semblant se procurer ce qui leur manque de la part de l'extérieur. Gain latéral surgissant en tant que possibilité, la consolation repose quant à elle sur une distinction primordiale en atelier Berceuse (musical ou thérapeutique) : l'adulte pourrait se questionner sur son désir et son besoin. Plus précisément, il s'agirait de discerner les moments où il est question d'une disponibilité à la consolation ou d'un besoin de se consoler le tout petit d'être au monde (Girard, 2017).

En prenant pour illustration la *Berceuse à pépé* de Nougaro (1967), rappelons que la berceuse questionne notre propre rapport à la séparation, à la solitude, à la mort. Alors que l'ambivalence de l'adulte berçant l'enfant et la rareté des études abordant l'activité du père (Stork, 1997) sont reconnues, l'*infans* demeure un être qui serait presque entièrement débordé par sa jouissance, à qui nous chanterions des berceuses pour borner son chaos présupposé (Bouteloup, 2008). En considérant qu'un accordage parentais-lallation par improvisation berçante est envisageable, le sujet adulte n'a pas pour autant à rechercher la réciprocité. Malgré ce renoncement, l'illusion du partage reste précieuse dans l'émergence de la transitionnalité, de la consolation, ou plus simplement du portage par bercement chanté.

Evoquée en filigrane dans l'écrit, l'ambiance nostalgique pourrait également être davantage explorée. En effet, si la nostalgie corporelle comprend pour McDougall (1989) la « nostalgie d'un retour à [la] fusion illusoire » (p.64), là où le cri, son, permettrait de maintenir l'illusion d'unité en amenant la *mère* à répondre par son rythme, sa voix, sa chaleur, sa proximité... (Verdeau-Paillès, Luban-Plozza et Delli Ponti, 1995) ; la nostalgie musicale se détacherait du leurre de la consolation totale. Pour Jankélévitch (1983), la musique « a quelque chose de nostalgique et de précaire, je-ne-sais quoi d'inachevé qui s'exalte par l'effet du temps » (p.121). Plus « fluente » qu'itinérante, la musique a pour dimension le « devenir » (p.118). Le devenir de la berceuse ne permet donc pas la délimitation et la substitution totale de l'objet : par ses multiples transformations dans le temps, l'objet se dégage sans cesse de toute maîtrise. Le régime de la musique étant celui de la mutation, utiliser la nostalgie comme levier potentiel de contact suppose l'accueil du changement et de l'incomplétude. Quel que soit le genre musical (variété, rap, slam, pop...) la nostalgie paraît être l'une des particularités marquantes du répertoire français⁵. Outre cette forte empreinte, les raccourcis musicaux temporels vers le passé (toujours fictifs, cf. Caïn et al., 1982) ou au futur-antérieur peuvent aussi être contenus dans le blues, le fado, la soul... chantés par les proches berçant avec une langue différente du groupe d'accueil.

Enfin, la fonction respiratoire de l'objet partiel « air » (Tristani, 1978) entrerait en jeu dès le stade

⁵ Dicale, B. (2018, avril). La chanson française est immédiatement reconnaissable à son empreinte de nostalgie. L'Eléphant (22), 66-67, Paris, France. Repéré à : <https://lephant-larevue.fr/dossiers/bertrand-dicale-chanson-francaise/>

oral : avant même qu'il ne tète, l'enfant inspire, expire de l'air et crierait lorsqu'il rentre pour la première fois en contact avec cet élément. D'abord par autoconservation, nous respirons pour exister mais aussi pour exhaler des sons (Casterède, 2001), les projeter et les soutenir. Ce dernier point invite à porter une écoute clinique aux tensions ou extinctions vocales inhabituelles, aux changements rythmiques, ou encore aux pathologies du souffle, qui ont inévitablement des répercussions sur les échanges dyadiques (Castarède, 2001 ; Marpeau et Lépinay, 2018).

Un dernier axe de recherche pourrait trouver un écho avec les figures menaçantes invoquées pour favoriser l'endormissement (Grand Lustucru, Marchand de sable, Papà negro). Cette ouverture est déjà abordée par Lévi-Strauss (1952) lorsqu'il questionne le statut du Père Noël à partir d'un fait public : la pendaison et l'holocauste du Père Noël en présence des enfants par les églises catholiques et protestantes de Dijon en 1951. Pour l'auteur, la création par les adultes de cette divinité rappelle les rites de passage car elle exprime la séparation entre le statut des petits enfants et celui des adolescents/adultes. Tout comme nous cessons de chanter ou de nous chanter des berceuses et cherchons à contrôler un aspect comportemental *via* le chant ; le Père Noël est de la même famille que Croquemitaine et le Père Fouettard, punissant tous trois le mal. En aidant les aînés à maintenir les petits dans l'ordre et l'obéissance, en maîtrisant les conduites par une réduction des exigences sur une courte période (fin décembre), notons également que ce rituel noëlien est couteux pour les parents et exclue les enfants du mystère. Tel que nous donnons à l'enfant l'impression d'un lien sans coupure, sans séparation, par la berceuse, une fabrication consciente de l'illusion par les adultes est retrouvée pour Noël. L'entourage cherche ici à ce que le petit ne reconnaisse pas son proche sous un déguisement traditionnel. L'anthropologue français questionne aussi l'agressivité et la mort (tantôt du côté des parents, tantôt du côté des enfants), dont les rôles peuvent s'intervertir durant le rituel. « Rites » et « croyances » reliés au Père Noël soulignent ainsi derrière une première opposition « entre enfants et adultes, une opposition plus profonde entre morts et vivants » (p.34), « entre initiés et non-initiés » (p.33). Ce rapport ritualisé, complémentaire entre les uns et les autres aurait pour origine les Saturnales, fête romaine « des morts par violence ou laissés sans sépulture » (p.35) : là où Saturne était un dévoreur d'enfant, le bonhomme Noël serait le bienfaiteur-punisseur de ces-mêmes enfants.

Bibliographie

ANZIEU, Didier, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1981.

ALTMANN DE LITVAN Marina, « La valeur de la berceuse : l'organisation psychosomatique entre la mère et le bébé », dans : Marina Altmann de Litvan éd., *La berceuse*. Toulouse, Érès, « 1001 bébés », 2008, p. 53-70. DOI : 10.3917/eres.altma.2008.01.0053. URL : <https://www.cairn.info/la-berceuse--9782749209258-page-53.htm>

ANGULO DE PIGNATARO Beatriz, PROSPERO DE NOCETTO Soledad, « La berceuse comme phénomène transitionnel », dans : Marina Altmann de Litvan éd., *La berceuse*. Toulouse, Érès, « 1001 bébés », 2008, p. 71-83. DOI : 10.3917/eres.altma.2008.01.0071. URL : <https://www.cairn.info/la-berceuse--9782749209258-page-71.htm>

AUCOUTURIER Bernard, « Chapitre 1. La genèse des fantasmes d'action », dans : , *La méthode Aucouturier. Fantasmes d'action et pratique psychomotrice*, sous la direction de AUCOUTURIER Bernard. Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, « Carrefour des psychothérapies », 2005, p. 15-53. URL : <https://www.cairn.info/la-methode-aucouturier--9782804148805-page-15.htm>

ALOTH DIJON Nicole, « Berceaux, berceuses. D'un soin en groupe, « les berceuses » au portage de la doula », dans : Michel Dugnat éd., *Bébés et cultures*. Toulouse, Érès, « Hors collection », 2008, p. 121-133. DOI : 10.3917/eres.dugna.2008.01.0121. URL : <https://www.cairn.info/bebes-et-cultures--9782749210131-page-121.htm>

BESSELES Philippe, « Agression sexuelle et fonction autocalmante », *Topique*, 2005/3 (n° 92), p. 127-140. DOI : 10.3917/top.092.0127. URL : <https://www.cairn.info/revue-topique-2005-3-page-127.htm>

BOUTELOUP Philippe, « Berceuses pour petits et grands », *Spirale*, 2005/2 (n° 34), p. 51-60. DOI : 10.3917/spi.034.0051. URL : <https://www.cairn.info/revue-spirale-2005-2-page-51.htm>

BRISOLA BROWN VALIM, Elizabeth, CURY, Vera, DAVIDSON, Larry, « Mother–infant relationships mediated by singing », *The Humanistic Psychologist*, 2019/3 (n°47), p.273. DOI : 10.1037/hum0000119. URL : <https://psycnet.apa.org/record/2019-11103-001>

CAÏN, Jacques, CAÏN, Anne, ROSOLATO, Guy, ROUSSEAU DUJARDIN, Jacqueline, SCHAEFFER, Pierre, TRILLING, Jacques-Gabriel, de MIJOLLA, Alain, *Psychanalyse et musique*, Paris, Les Belles Lettres, 1982.

CASTAREDE Marie-France, « Les notes d'or de sa voix tendre. Oralité et chant », *Revue française de psychanalyse*, 2001/5 (Vol. 65), p. 1657-1673. DOI : 10.3917/rfp.655.1657. URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2001-5-page-1657.htm>

CIRELLI, Laura, JUREWICZ, Zuzanna, et TREHUB, Sandra, « Effects of maternal singing style on mother–infant arousal and behavior », *Journal of cognitive neuroscience*, 2020/32 (n°7), p. 1213-1220. DOI : 10.1162/jocn_a_01402. URL : <https://direct.mit.edu/jocn/article-abstract/32/7/1213/95428/Effects-of-Maternal-Singing-Style-on-Mother-Infant>

FREUD, Sigmund, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, 1905. Traduction allemande par Marie BONAPARTE et Marcel NATHAN, Paris, Gallimard, 1930.

GIRARD Martine, « De l'ordinaire de la consolation à la consolation généralisée », *Revue française de psychanalyse*, 2015/2 (Vol. 79), p. 394-406. DOI : 10.3917/rfp.792.0394. URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2015-2-page-394.htm>

JANKÉLÉVITCH, Vladimir, *La présence lointaine : Albeniz, Séverac, Mompou*, Paris, Points Essais, 2021.

JANKÉLÉVITCH, Vladimir, *La musique et l'ineffable*, Paris, Seuil, 1983.

LACAN, Jacques, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre concepts*, Paris, Seuil, 1973.

LACAN, Jacques, *Encore*, Paris, Seuil, 1975.

LECOURT, Édith, *La Musicothérapie*, Paris, Eyrolles, 2014.

LÉVI-STRAUSS, Claude, *Le Père Noël supplicié*, Paris, Gallimard, 1952.

MARPEAU Pascaline, DE LÉPINAY Jean-Marie, « Entre mère et bébé : voix, rythmes et mélodies. Le Groupe Berceuses et Comptines au Centre de psychopathologie périnatale du Boulevard Brune (cpbb) », *Enfances & Psy*, 2018/2 (n°78), p. 152-161. DOI : 10.3917/ep.078.0152. URL : <https://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2018-2-page-152.htm>

MAZZOLA Édith, « Comptines et berceuses du soir à la crèche », *Spirale*, 2005/2 (n° 34), p. 61-62. DOI : 10.3917/spi.034.0061. URL : <https://www.cairn.info/revue-spirale-2005-2-page-61.htm>

MCDOUGALL, Joyce, *Théâtres du corps : le psychosoma en psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989.

PALIX Christian, « Le sommeil à l'aube de la vie : le prématuré », *Spirale*, 2005/2 (n° 34), p. 71-86. DOI : 10.3917/spi.034.0071. URL : <https://www.cairn.info/revue-spirale-2005-2-page-71.htm>

PATHAK, Vrushali et MISHRA, Shefali, « Psychological effect of lullabies in child development », *Indian Journal of Positive Psychology*, 2017/8, (n°4), p. 677-680, DOI : 10.15614/ijpp/2017/v8i4/165929, URL : <https://www.i-scholar.in/index.php/ijpp/article/view/165929>

QUIGNARD, Pascal, *La haine de la musique*, Paris, Gallimard, 1997.

REICHMAN Emmanuel, « Face aux formations traumatiques précoces chez les nouveau-nés prématurés, les processus de symbolisation primaire et secondaire des berceuses et comptines », dans : Benoît Bayle éd., *Traumatismes psychiques à l'aube de la vie*. Toulouse, Érès, « La vie de l'enfant », 2021, p. 147-156. DOI : 10.3917/eres.bayle.2021.01.0147. URL : <https://www.cairn.info/traumatismes-psychiques-a-l-aube-de-la-vie--9782749270920-page-147.htm>

ROSÉ, Daniel, *L'endurance primaire, de la clinique psychosomatique de l'excitation à la théorie de la clinique de l'excès*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997

SAUPIC Trine, « Le soin berceuses : dynamique d'un dispositif de soin psychocorporel mère-bébé », *Empan*, 2018/3 (n° 111), p. 51-54. DOI : 10.3917/empan.111.0051. URL : <https://www.cairn.info/revue-empan-2018-3-page-51.htm>

SIMONNEY Dominique, « Lalangue en questions », *Essaim*, 2012/2 (n° 29), p. 7-16. DOI : 10.3917/ess.029.0007. URL : <https://www.cairn.info/revue-essaim-2012-2-page-7.htm>

STORK Hélène, « Garçons et filles, pères et mères, dans la berceuse populaire : contribution à l'étude des phénomènes transitionnels », dans : Pierre G. Coslin éd., *Garçons et filles, hommes et femmes. Aspects pluridisciplinaires de l'identité sexuée. Mélanges en l'honneur de Colette*

Chiland. Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, « Le fil rouge », 1997, p. 127-154. DOI : 10.3917/puf.cosli.1997.01.0127. URL : <https://www.cairn.info/garcons-et-filles-hommes-et-femmes--9782130478300-page-127.htm>

TRISTANI, Jean-Louis, *Le Stade du respir*, Paris, Les éditions de Minuit, 1978.

VERDEAU-PAILLÈS, Jacqueline, LUBAN-PLOZZA, Boris, DELLI PONTI Mario, *La troisième oreille et la pensée musicale*, Paris, Broché, 1995.

WINNICOTT, Donald Woods, « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », 1951. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Broché, 1989, p.109-125.

WINNICOTT, Donald Woods, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1971.